

LA PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

XL

Vous le regrettez, mignonne? répéta Jeanne.

—Oui, répondit Lucie.

—Pourquoi?

—Parce que Lucien est venu pendant mon absence.

—C'est ce que la concierge vient de m'apprendre.

—Vous ne l'avez pas vu, vous, maman Lison? Jeanne affermit de son mieux sa voix pour répliquer.

—Non, je ne l'ai pas vu...

—La concierge m'a dit qu'il paraissait tout triste...

—Elle se sera figuré cela.

—Peut-être. Mais si elle avait bien vu, cependant. Maman Lison, j'ai peur.

Jeanne frissonna.

—Peur, mignonne? balbutia-t-elle; peur de quoi?

—Depuis ce matin, depuis cette visite de mademoiselle Harmant, j'ai des pressentiments funestes...

—Laissez vos pressentiments de côté, ma chérie, on se tracasse l'esprit de choses qui n'ont point raison d'être. On se fait du mal à propos de rien. Il faut vous distraire. Si vous voulez, je dînerai avec vous ce soir.

—C'est une bonne pensée, cela, maman Lison.

—Je vais aller aux provisions et préparer tout ce qu'il nous faudra...

—C'est ça. Pendant ce temps, moi, je continuerai mon travail...

—Et pas de pensées noires au moins!

—Je vous le promets.

—A la bonne heure!

Jeanne embrassa de nouveau sa fille et sortit pour aller aux provisions en se disant:

—Pauvre chère mignonne! Quand elle connaîtra la vérité, comme elle va souffrir!

.

Lorsque le fiacre de Lucien se fut arrêté en face de l'hôtel de la rue Murillo, le jeune homme descendit, et après un instant d'hésitation, ou plutôt de combat contre lui-même, il prit son parti et sonna. La porte s'ouvrit. Lucien entra.

—Mademoiselle Harmant est-elle à l'hôtel? demanda-t-il au concierge.

—Oui, monsieur Labroue, et elle est seule, monsieur Harmant n'étant point encore rentré.

—Puis-je voir mademoiselle?

—Je le pense. Je vais sonner monsieur Théodore qui annoncera la visite de monsieur Labroue à mademoiselle.

Le concierge fit résonner un timbre, et le valet de chambre parut sur la plus haute marche du perron au moment où Lucien traversait la cour.

—Je désirerais parler à mademoiselle Harmant, lui dit le nouveau venu.

—Mademoiselle est au salon, répliqua le valet, elle a vu monsieur entrer dans la cour; elle recevra monsieur. Monsieur veut-il me suivre?

Lucien gravit les degrés. Mary, debout et adossée à la cheminée du petit salon, attendait. Le

seul aspect du visage décomposé du jeune homme lui fit comprendre que le visiteur se trouvait sous le coup d'une violente émotion. A quelle cause attribuer cette émotion. La fille de Paul Harmant ne pouvait le deviner. Elle sentit un frisson courir sur sa chair, mais elle parvint à dissimuler son trouble.

—Mon père n'est point encore arrivé, monsieur Lucien, fit-elle. C'est très aimable à vous d'avoir pris les devants. Soyez le bienvenu; asseyez-vous et causons.

En même temps elle désignait de la main un siège. Lucien s'inclina.

—Mais comme vous êtes pâle! continua vivement Mary. Que se passe-t-il donc? Souffrez-vous?

—Oui, mademoiselle, répondit Lucien d'une voix basse et brisée. J'ai beaucoup souffert et je souffre encore.

—Mais, pourquoi? Avez-vous eu avec mon père quelque discussion? quelque entretien orageux? Mon père est bon, le meilleur des hommes, mais

—Regrettez-vous ce jour? demanda Mary d'une voix éteinte.

—Oui, mademoiselle, car il a causé et causera bien des souffrances. Ce jour là vous avez été pour moi bonne, affectueuse, compatissante, et en vous jurant une reconnaissance éternelle, Dieu m'est témoin que je ne mentais pas! En appuyant auprès de votre père la supplique de mon ami George Darier, en me faisant obtenir dans l'usine une position au-dessus de mes espérances, vous assuriez mon avenir.

—Eh! bien, alors?

—Laissez-moi continuer, je vous en prie, et pardonnez-moi si les expressions que je vais être forcé d'employer sont parfois et bien malgré moi trop franches. Il est de mon devoir de tout dire! On n'est pas maître de son cœur. J'eus l'honneur insigne d'être remarqué par vous et de vous inspirer un sentiment de bienveillance qu'assurément je ne méritais pas, que je n'attendais pas, que je n'espérais pas.

—Ah! s'écria violemment Mary, je comprends

maintenant pourquoi vous êtes ici, pourquoi vous me parlez avec cette froideur glaciale qui me pénètre et qui m'épouvante! Vous venez me dire que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'aimerez jamais.

Sans répondre à cette interruption, Lucien reprit:

—Le sentiment que vous éprouviez pour moi, je l'éprouvais pour une autre. J'aimais.

—Oui, vous aimiez, dit la fille de Paul Harmant avec amertume, et vous aimez encore, et l'espoir entrevu par moi d'unir mon existence à la vôtre n'était qu'un rêve, qu'un espoir menteur.

—Vous et votre père, mademoiselle, poursuivit Lucien, avez fait tout ce qui dépendait de vous pour anéantir cet amour dont mon cœur était plein! Je constate cela, mais sans vous le reprocher. Votre intérêt personnel vous guidait, mademoiselle, et monsieur Harmant obéissait à sa tendresse paternelle. J'ai pris le seul parti qui fût honorable et loyal. Je me suis tenu à l'écart le plus possible, évitant toutes les occasions de me rapprocher de vous. Je vous ai fait souffrir, je le sais, et je le déplore, mais il serait injuste de m'en vouloir. J'aimais. Or, vous le savez aussi bien que moi, l'amour est un maître exigeant. Quand il ordonne, il faut obéir!

—Et aujourd'hui vous venez m'apprendre qu'il existe plus pour moi d'espérance, n'est-ce pas? demanda Mary. Est-ce ma faute à moi cependant, si je vous ai aimé? Vous le disiez il n'y a qu'un instant, on n'est point maître

de son cœur? Pouvais-je deviner que vous en aimiez une autre, qu'une autre vous aimait? Dans le sentiment inspiré par vous, je mettais toute ma vie; toute ma vie, entendez-vous! Aujourd'hui, mon amour fait partie de moi-même! Je ne peux plus le chasser! Si c'est un crime, Lucien, pardonnez-le moi! Contre votre amour je ne puis rien, je ne tenterais rien désormais, me sachant vaincue d'avance; mais qui connaît les secrets de l'avenir? Laissez-moi espérer, laissez moi vivre! je vous en prie, je vous le demande à genoux!

Et Mary s'agenouilla véritablement devant Lucien, l'implorant, le suppliant, fiévreuse, haletante, ses mains en feu pressant les mains froides du jeune homme. En même temps elle balbutiait:

—L'amour, c'est la folie! Eh bien! oui, je suis folle. On n'en veut pas aux fous. Tout leur est pardonné. Je suis trop jeune pour mourir. Je veux



C'était une maisonnette exiguë mais fort coquette, n'ayant qu'un rez-de-chaussé. —(Voir page 263. col. 2.)

parfois un peu violent...

Le fils de Jules Labroue interrompit Mary.

—J'ai eu, en effet, avec monsieur votre père un entretien pénible, dit-il, et c'est de cet entretien que vient ma souffrance.

—Je ne comprends pas.

—Écoutez-moi, mademoiselle, et vous comprendrez. Nous sommes arrivés à un moment décisif. Il faut entre nous une situation nette. Nous n'y pouvons arriver que par la franchise, une franchise brutale au besoin.

En attendant ce préambule, Mary devint livide. L'angoisse la prit à la gorge et ne lui permit pas d'articuler un mot. Elle exprima son adhésion par un signe de tête. Lucien poursuivit:

—Le hasard, ou pour mieux dire et pour dire vrai, le besoin de travail m'a conduit un jour près de vous.